



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage  
sur [www.lesnouveauxauteurs.com](http://www.lesnouveauxauteurs.com)

**Auteur : Luc Doyelle**

**Titre : Les liaisons presque dangereuses**

**Genre : Roman**

**Le quotidien d'un homme pas ordinaire, la vie est un long fleuve agité...**

**La dérision : le remède efficace contre la monotonie et la lassitude qui s'installent  
insidieusement dans la vie quotidienne.**

**EXTRAIT**

## Chapitre 3

— Papa, c'est quoi un Jacuzzi ?

— Il me faut quelques secondes pour relever le nez de mon assiette. J'ai l'impression que mon fils m'a adressé la parole. Je l'interroge du regard.

— C'est quoi un Jacuzzi ?

Il est sympa, mon Mecton, mais quelquefois un peu fatigant. Il me prend souvent pour une encyclopédie vivante, et je n'ai pas intérêt à le décevoir.

— Bon, un Jacuzzi, c'est une sorte de baignoire inventée par un italien, qui s'appelait Jacques Uzzi. Un jour qu'il pétait dans son bain, ça l'a chatouillé de partout, et il s'est dit que ça serait bien d'avoir plus de bulles. D'où le Jacuzzi.

— Tu es sûr du nom de l'inventeur ?

— Si je te le dis ! En fait son vrai nom était Giacomo Uzzi, mais on l'a plus ou moins francisé. Comme Léonard de Vinci.

— Et le spa, papa, c'est quoi ? C'est comme le Jacuzzi ?

— Oui, on peut dire, mais en plus grand. Et tu sais que le modèle le plus connu a été inventé par Joe Dassin ? On l'appelle le spa Dassin.

— Pfff... n'importe quoi !

— Tiens, pendant qu'on parle des inventeurs célèbres, tu sais qui a inventé les jantes alu ?

— Oui, un mec qui s'appelait Jean Talu.

— Ah bon, tu le connais ? C'était un passionné de belles voitures...

— Papa, si tu continues à raconter n'importe quoi, je ne te demanderai plus rien.

— Ben, c'est peut-être le but du jeu.

— Papa, t'es pas drôle !

— Bon, d'accord, je ne recommencerai pas.

— Ouais, jusqu'à la prochaine fois.

Ce genre de conversation me permet de souffler un peu. Le Mecton est insatiable quand il s'agit d'ingurgiter des données de culture générale, mais, en phase avec la jeunesse actuelle, ne fait pas l'effort de rechercher l'info par lui-même. Génération TV qui a basculé trop vite sur Internet...

Après avoir renvoyé le Mecton dans le giron de l'éducation nationale, je tente sans grand succès de programmer une dure journée de labeur. Mes vellétés de jardinage sont stoppées net par une petite bruine comme seule la Seine-et-Marne peut en produire, et le parquet à moitié poncé de notre bureau fait grise mine. Des auréoles tenaces me narguent, ricanant en silence, et je me dis que le combat est inégal, à force de promener la ponceuse par-dessus, je vais bientôt attaquer la dalle de béton. Quelquefois la réflexion prime l'action, et il n'est pas à exclure que trois épisodes de *24 heures chrono* me portent conseil en la matière. Si Jack Bauer parvient à sauver le monde en moins d'un jour, je n'ai aucune raison de douter de ma capacité à obtenir un beau parquet uniforme.

Je m'installe donc en position de méditation, allongé sur le canapé, le clavier du Mac à portée de main et je lance le lecteur de DVD. Le compte à rebours peut commencer, j'en frémis d'avance.

L'Amie m'avait promis au téléphone qu'elle serait à la maison à dix-huit heures trente, aussi suis-je particulièrement surpris de la voir surgir dans le couloir à dix-neuf heures quinze.

- T'es en avance ! C'est une bonne surprise.
- Te moque pas de moi ! Je sais très bien que je suis en retard.
- Non, tu es en avance sur ton retard habituel, ça fait plaisir.

Je me précipite vers elle pour mon petit câlin vespéral. Après dix-huit années de vie commune, je ne m'en suis toujours pas lassé. Comme tous les soirs, je me demande comment elle s'y prend pour sentir aussi bon après avoir travaillé onze heures dans une raffinerie. Chez elle, le chèvrefeuille l'emporte sur le gazole, et je me promets de renifler dès que possible toutes ses collègues féminines du pool d'ingénieurs pour enfin savoir si ma tendre épouse possède un secret, ou s'il existe un sas de décontamination efficace au sortir de l'usine.

J'ai une sacrée chance, j'ai trouvé la seule femme au monde capable de me supporter depuis dix-huit ans. Et elle en redemande, encore. J'en connais d'autres qui ont jeté l'éponge avant la fin du premier round. Je les comprends, j'ai tout de l'extraterrestre moyen : roi du silence, l'humeur toujours égale, positivant les pires situations, plus distrait que Pierre Richard et Mister Bean réunis, et grand spécialiste de l'entropie par la pratique, il y a de quoi agacer, et je sais que j'en ai agacé quelques-uns et quelques-unes ; mais l'Amie joue les prolongations, et j'avoue que je suis moi-même prêt à signer pour doubler la dose. Pour ne rien gâcher, elle m'a fait deux beaux Mectons. La première a quatorze ans et parcourt la vie placidement, se bornant à exceller partout où elle passe sans même s'en apercevoir. Le deuxième a onze ans et a entrepris depuis quelques années de devenir une encyclopédie vivante. Le seul problème est qu'il compte sur sa mère et moi pour y arriver, c'est très fatigant pour nous deux. Nous n'avons pas renoncé à notre objectif à long terme, qu'enfin il apprenne à trouver l'information par lui-même.

Le dîner est le moment le plus vivant de la journée, quiconque a des enfants peut le certifier.

- Maman, j'ai eu dix-neuf en maths.
- Si tu continues à nous rapporter des notes aussi minables, une punition va tomber.
- Maman, t'es pas drôle !
- Maman, moi aussi, j'ai eu dix-huit en physique.
- Pourquoi quand je dis mes notes, tu surenchéris ?
- D'habitude, c'est toi qui surenchéris !
- Bon, les Mectons, on se calme, si ça continue, on va vous interdire d'annoncer vos notes à table, ça nous empêche de digérer.
- Papa, comment peut-on mettre le feu à cinquante hectares de forêt avec un simple mégot mal éteint, alors que Roland Magdane n'arrive pas à allumer son barbecue avec trois litres d'alcool à brûler et une grosse boîte d'allumettes ?
- Mecton, tu vas arrêter d'apprendre par cœur les sketches de Magdane, Jamel, Fernand Raynaud et compagnie, premièrement ça nous fatigue et deuxièmement, ça te permettra d'apprendre tes leçons pour éviter de rapporter des dix-neuf à la maison !
- Les voisins, bourreaux d'enfants !
- Mecton, dernier avertissement, au prochain sketch que tu nous dérites, je te prends un euro.
- C'est pas juste, avant tu nous prenais un franc, depuis le passage à l'euro, le coût de la vie a été multiplié par six virgule cinquante-cinq neuf cent cinquante-sept.

Le repas fini, je goûte un moment d'intimité avec l'Amie. Un petit bisou dans le cou, une caresse dans les cheveux.

- Au fait, l'Amie, j'ai retrouvé une copine de sixième sur Internet.
- Oh ! Mais comment se fait-ce ?
- J'ai trouvé un site qui permet de retrouver des copains de classe.

— Sympa, dis donc ! Tu me montreras, j'aimerais bien moi aussi retrouver quelques vieilles connaissances.

— OK l'Amie, ça roule...

— Mais dis-moi, comment as-tu fait pour retrouver une copine et pas un copain ? Petit coquin !

— J'ai essayé, lui réponds-je très sincèrement, mais j'ai l'impression que mes potes sont moins nostalgiques. En tout cas, pas de trace.

Elle fait la moue de celle à qui on ne la fait pas. Ben voyons.

— Et elle t'a répondu ?

— Pas encore, j'ai envoyé un mail ce matin, il ne faut pas attendre de miracle. Et rien ne dit qu'elle ait envie de renouer le contact. On verra bien dans les jours qui suivent.

Il est temps de dire bonne nuit à tous. Quand tout le monde se couche, je pars travailler. Je rêverais d'être photographe à plein temps, mais les contrats me parvenant de façon trop parcimonieuse, il m'a fallu garder mon ancien job à temps partiel, aussi la nuit, je redeviens infirmier de secteur psychiatrique. Ma spécialité : les adolescents de quatorze à vingt ans. Je fais en sorte, modestement, qu'ils n'aillent pas plus mal qu'au jour de leur hospitalisation. Ce qui est déjà considérable.

Après trente-cinq minutes de trajet au cours duquel j'ai pu admirer un renard et une harde de sangliers, fait plutôt rare en février, me voici installé dans le bureau infirmier. Anne-Marie, la collègue de jour, m'annonce à la volée : une entrée, une sortie, que le jeune Adolphe bénéficie d'une semaine d'hospitalisation supplémentaire car il rechigne à entreprendre le soin (ne riez pas, c'est avec votre argent), que Gwendoline s'est de nouveau déguisée en gothique et s'est infligé quelques zébrures du plus bel effet avec son rasoir jetable, qu'Aglaé a embrassé tous les garçons du service d'à côté...

— Même les infirmiers ?

— Non, les ados, abruti !

— Pardon, continue.

— Philomène a avalé une fourchette et une petite cuiller. Nous l'avons transférée en chirurgie à Meaux.

— Vous lui avez laissé son assiette pour qu'elle finisse son repas sur place ?

— Putain, Luc, tu ne peux pas rester sérieux deux minutes ?

— Excuse-moi, tu sais bien que j'ai bossé à Sarreguemines, on renouvelait tous les couverts chaque mois. Les patients, en cas de fugue, ne risquaient pas de passer la douane sous les portiques. De toute façon, ils ne risquaient même pas de fuguer, entre les sauts-de-loup et les barbelés électrifiés.

— Et les miradors ?

— Oui, on tirait à vue, sans compter les bergers allemands qui faisaient la ronde toutes les demi-heures. Bon, alors, les ados ?

— Beverly a profité d'un moment d'inattention pour s'introduire dans la cuisine et enfourner douze mini-plaquettes de beurre, huit petits pains et dix-huit yaourts.

— Je croyais qu'elle était anorexique ?

— Oui, la semaine dernière, mais elle a mis les bouchées doubles depuis. Remarque, elle a vomi toute la journée, sans compter la diarrhée. À surveiller, donc.

— OK, ensuite ?

— Kimberly a avalé de travers une pastille pour la gorge, ça l'a irritée et elle n'arrête pas de tousser depuis. C'est tout pour aujourd'hui.

Exit Anne-Marie, remplacée par Maud, pour la nuit. Heureusement que mes collègues portent des prénoms bien de chez nous, ça me change des ados qui semblent tout droit sortis d'un épisode des *Feux de l'amour*. C'est peut-être pour ça qu'ils vont mal, leurs parents ont trop regardé les *soap*

*operas* quinze ans auparavant. Ils ont surtout oublié le mode d'emploi pour dialoguer avec leurs enfants, et surtout les aider à se construire.

Les ados sont plutôt sympas ces temps-ci, ils viennent volontiers discuter avec nous, surtout à l'heure de leur dernière cigarette qu'ils ne rateraient pour rien au monde. Une fois les mêmes couchés, je sors de mon sac douze DVD, et nous portons notre choix sur *Broken flowers* de Jim Jarmusch. Bill Murray excelle dans l'art de ne pas jouer. Comment être génial en assurant le minimum syndical ? Demandez à Bill.

Il fait encore nuit lorsque je suis de retour à la maison. Les enfants sont prêts à partir pour l'école, et l'Amie peaufine son maquillage pétrole-proof. Il n'y a rien de plus jouissif que de se coucher quand tout le monde se lève. Avant cela, je jette un coup d'œil aux mails de la nuit. J'en dénombre encore cinq qui me promettent un pénis plus long. Je les soupçonne de pénétrer chez moi quand je dors pour prendre des mesures. Il faudra que je leur explique qu'on peut dans la vie se contenter de ce que l'on a, et être tout à fait heureux.

Je ne trouve aucun message de Barbara. Nous sommes en période de vacances scolaires, je l'imagine dans une station de ski en compagnie de ses trois enfants. Pas d'inquiétude donc, si ce n'est une légère déception qui passera avec une bonne matinée de sommeil.

Le téléphone me tire du lit à dix heures trente et des clopinettes. Dans un demi-sommeil, je décroche et donne la parole à une jolie voix qui me demande, pardon, c'est pour une enquête, quel est votre mode de chauffage à domicile ? Je lui réponds que je possède un réacteur nucléaire dans mon jardin, que le plus difficile est de trouver de l'uranium, mais que c'est vachement rentable, et que je revends le surplus d'électricité à EDF. Elle me réplique qu'elle n'a pas cet article dans les cases à cocher, qu'elle va devoir inscrire ma réponse dans « autres », et que si je veux faire installer le gaz, les travaux sont à moins vingt pour cent... Je lui annonce joyeusement que je suis fortement emballé, à condition que le gaz soit de l'ypérite, et comme elle ne connaît pas, je lui explique qu'on fabrique ça à Dijon à partir de graines de moutarde. Elle semble satisfaite d'avoir appris quelque chose aujourd'hui, preuve que les Emplois-Jeunes ont de bons côtés en termes d'enrichissement personnel.

Ma matinée est à l'eau, reste à voir si Jack Bauer s'en sort dans la lutte antiterrorisme. Le canapé m'accueille bien volontiers. Je me mettrai au boulot plus tard. À propos de boulot, l'agence vient me rappeler que Mathilde attend toujours sa peau de bébé sous Photoshop. Promis, je m'y mets dès que j'aurai expédié les affaires courantes. Heureusement que le parquet du salon ne râle pas lui aussi, mais je sens que l'Amie ne va pas tarder à me demander des comptes. Depuis son cancer du sein, l'année dernière, elle a dû revoir à la baisse son programme bricolage. Ce que les médecins ne lui ont annoncé qu'après traitement, c'est que l'ablation des ganglions sous le bras lui interdisait pour le restant de ses jours toute activité soutenue du bras gauche. Elle qui était la superbricoleuse de la famille, la voilà réduite à superviser mon travail. Comme je la plains de devoir s'apitoyer sur mes vains efforts. Je vais néanmoins trouver un moyen de traiter ce parquet qui me résiste depuis deux mois. Peut-être en colorant le bois sur la base de la valeur la plus sombre ? À méditer.

Le Mecton est venu, a mangé, est reparti à ses études. Pour ma part, le courage m'est tombé dessus sans prévenir, et je me suis payé deux heures de décapage de parquet sans discontinuer. J'ai ensuite ressenti le besoin de décapier mes muqueuses avec une bonne bière belge. Il m'arrive même de me lancer dans le bricolage uniquement pour boire une bière après l'effort.

Une soirée routinière nous attend une fois de plus. Les Mectons nous annoncent, encore et encore, des notes catastrophiques. Depuis quelques semaines, ils ne parviennent pas à dépasser les dix-neuf sur vingt. Je crois qu'ils sont victimes d'un blocage psychologique. La peur de bien faire, peut-être. Je me dis qu'il n'y a pas que les résultats scolaires dans la vie. Quoi qu'il en soit, le Mecton est bien parti pour se lancer dans une carrière de comique de café-théâtre, et je me demande

si l'admission à la faculté d'en rire se fait sur dossier scolaire. Quand je pense à la Mectonne, en revanche, je l'imagine plus dans une carrière de philosophe, une Socrate des temps modernes, bien qu'elle ait officiellement annoncé vouloir redresser les dents de ses congénères. C'est un début. Redresser ses dents, c'est un peu engager une réflexion sur ses racines. Je crois qu'elle est sur la bonne voie, bien que le cursus de chirurgie dentaire ne prévoie pas d'option « philo ».

La fin du repas signe le moment de mon petit câlin du soir. L'Amie me demande si je suis obligé de partir travailler, si pour une fois les patients ne pourraient pas se passer de ma présence. Ils n'ont qu'à se coucher et faire comme si j'étais là. Je lui réplique qu'effectivement, je peux procéder de la sorte, à condition de renoncer à mon salaire mensuel. Le jour où l'agence Model-Plus me donnera du travail à temps complet, c'est-à-dire un jour par semaine, je pourrai claquer la porte de l'hôpital et souhaiter bonne chance à mes ados favoris. Pour l'instant, ce n'est pas avec un contrat par mois que je vais nourrir ma famille. À propos, n'oublions pas la peau de bébé de Mathilde, à faire pour avant-hier dernier délai.

La nuit commence à peine à blanchir lorsque je suis de retour. Encore une nuit sans encombre, agrémentée d'un film qui fera date, au moins dans ma mémoire. *L'effet papillon*, véritable tragédie grecque montrant un héros pris dans la toile d'un destin toujours plus sombre à mesure qu'il cherche à s'en échapper. J'ai la chance que Maud partage ma passion pour le cinéma. Nos échanges de points de vue, vifs et passionnés, me permettent une sélection plus riche et éclectique, et ensemble nous comblons notre soif de culture, nuit après nuit. Le travail de nuit a cet avantage, justifiant largement l'érosion de notre capital santé au fil des ans.

Les Mectons prennent le temps d'un petit bisou avant de partir nourrir les ambitions de l'éducation nationale. Je me glisse alors dans des draps tièdes dans lesquels l'Amie semble ne plus m'attendre. Le sommeil l'a captée tout entière depuis des siècles, à en croire son visage lisse et serein. Je ne cherche même pas à jouer le prince charmant de la belle au bois dormant, je redoute en effet l'absence de réaction de la princesse.

L'Amie se ressource tous les mercredis, ayant découvert qu'une activité postcrabique n'était pas de tout repos. Il est des crabes de la pire espèce qui vous grignotent de l'intérieur et se retirent en laissant derrière eux un champ de bataille dont les gravats demanderont des années à être déblayés. Cette expérience nous a conduits à une certaine méfiance vis-à-vis des fruits de mer. Un bon crabe est un crabe baignant dans la mayonnaise, parole de cow-boy !

Voyons plutôt l'aspect positif de la situation. Qu'il est bon de se coucher au petit matin près de sa douce et tendre Amie, de se coller contre son corps chaud et de s'assoupir avant qu'elle n'ouvre les yeux. Les deux dernières matinées avortées me sont fatales. Je sombre dans un gouffre dont je m'extrais quatre heures plus tard sans en avoir touché le fond. L'Amie nous prépare un repas dont les effluves sont autant de promesses non voilées. Difficile pourtant de réveiller mes papilles, j'espère juste pouvoir me donner un coup de fouet de haut en bas avant de passer à table. Le déjeuner est pour moi un acte d'accompagnement ; je rêve souvent d'engloutir un thé puissant, et me résous à mastiquer un steak pour suivre la cadence familiale. Il faut donner le bon exemple aux enfants, manger à heures fixes et dans la bonne humeur. Cette simple pensée me fait bâiller comme un hippopotame.

Comme je passe à proximité du téléphone, Giuseppe retentit. Il faudra que je démonte cet engin pour vérifier qu'il ne recèle pas un capteur de mouvement. Je décroche dans un ultime bâillement. La société Bibagel me souhaite le bonjour, par l'intermédiaire d'une adorable petite Emploi-Jeune n'ayant certainement pas terminé sa deuxième décennie. Pourrait-elle savoir le type de surgelés que nous consommons ? Bien sûr, lui assuré-je, nous mangeons principalement du bison, de l'éléphant, et quelquefois du pingouin. D'ailleurs, je suis sûr que ma femme en a cuisiné pour midi, je crois

reconnaître le parfum de banquise en provenance du bout du couloir. Elle me demande si nous avons également une appétence pour le requin, ce à quoi je réponds que mes enfants n'en sont pas très friands, et nous nous quittons sur ces paroles chaleureuses. Je raccroche et constate que mes deux Mectons se marrent sur le canapé du salon.

— Ben quoi, j'ai dit une bêtise ?

Le mercredi après-midi est une journée-taxi. Les Mectons se sont mis en tête de battre le record du monde d'activités ludo-sportivo-artistiques, et je compte, bientôt, convoquer le Guinness-Book afin d'homologuer la performance. Je me console en me persuadant qu'ainsi, nous pourrons, pour les prochaines longues soirées d'hiver, entretenir des échanges dignes des plus grands penseurs de la planète. Il faudra pour cela que je prenne des cours du soir, option culture générale, car je ne donne pas cher de ma peau d'ici à quelques années. Je redoute également le jour où mon Mecton me dépassera de deux têtes ; à onze ans, il songe déjà à me coller une raclée en randori, et je suis persuadé qu'ayant obtenu sa ceinture noire, il mettra sa menace à exécution. Je pourrai toujours arguer de mon statut de vétéran, mais je doute qu'il se laisse intimider par de telles esquives. En attendant, je travaille mes chutes. Mes chairs sont moins dociles et absorbent les ondes de choc en protestant outrageusement. Dix-sept ans d'interruption dans la carrière d'un judoka, ça ne passe pas inaperçu, et lorsque j'ai repris l'entraînement, voici maintenant deux années, je ne m'imaginais pas que mon corps crierait à la violation des accords de Genève.

Au moins, ce soir, je pourrai rester au coin du feu en serrant contre moi ma douce et tendre moitié. Douce et tendre dans ses meilleurs moments. Elle sait aussi manier le fer et le feu, commander le tonnerre et les tempêtes. Ce tempérament fougueux se heurte mollement à mon caractère fluide, comme une épée transperce la cascade, ce qui, suivant les occasions, lui procure soit apaisement, soit fureur redoublée. Depuis la guerre du crabe, c'est plutôt du côté de l'apaisement qu'elle se réfugie. Une certaine sagesse s'est emparée d'elle, les événements mineurs glissent désormais plus volontiers sur un plumage qui a fort heureusement repoussé après la bataille.

Demain, c'est journée photo. Journée parisienne par la même occasion. Je shoote Sidonie pour abonder ma photothèque personnelle. Malgré mon incursion dans l'univers de la photographie professionnelle, je m'aménage en parallèle une activité plus personnelle, m'autorisant une plus grande flexibilité. Cela revient à dire que la technique s'efface devant la création artistique, à condition toutefois de prendre pour artistiques mes modestes tentatives de production dans ce domaine. Ma contribution est un grain de sable dans l'univers de l'art contemporain, du moins elle m'apporte un semblant de sérénité doublé du sentiment de puiser en moi des ressources difficilement exprimables par d'autres voies.

J'ai rendez-vous avec Sidonie demain à treize heures. Je vais enfin pouvoir m'offrir une bonne grasse matinée. Mais pour l'instant, un peu de judo me fera le plus grand bien. Sac sur l'épaule, bise à l'Amie et aux Mectons, route vers le dojo.

J'ai à peine mis un pied sur le tatami que je souffle déjà. Mon kimono pèse au moins six kilos, c'est un cadeau de ma belle-sœur ; elle m'a certainement confondu avec David Douillet. J'ai au moins un avantage, j'impressionne mes partenaires par une carrure que m'envieraient bon nombre de footballeurs américains. Daniel, le prof, est compréhensif ; lors de mon arrivée au club, il a tenté de me protéger en priant les jeunes coqs de ne pas se jeter sur la vieille ceinture noire que je suis. Attention, espèce fragile ! Les jeunes ont respecté la consigne ; en revanche, j'ai eu fort à faire face aux quinquagénaires qui testent sur leurs adversaires leurs trois ou quatre ans de pratique à grand renfort de muscles et d'opiniâtreté.

Même aujourd'hui, mon premier randori ramène mes poumons à la taille d'un petit pois. Le deuxième me fait brutalement prendre conscience de l'absence d'oxygène dans la salle pourtant

spacieuse ; quant au troisième, il est pour moi l'occasion de me rendre à l'évidence : il est beaucoup plus confortable de se laisser chuter que de chercher à rester debout face à un partenaire qui ne l'entend pas de cette oreille. Chaque chute me permet justement d'expirer un volume d'air que mes muscles intercostaux ont depuis longtemps renoncé à expulser. C'est un peu le principe de l'accordéon ; le contact avec le sol permet une pression salvatrice sur la cage thoracique, un long soupir d'aise, et le désir qui s'ensuit de me prélasser sur le tatami. Seule la fierté m'oblige à me relever, sachant que je goûterai à nouveau le moelleux du tapis. Tant que je ne me coince pas une vertèbre, je me dis que c'est toujours ça de pris, et je rêve du cours du lundi pendant lequel je prends un plaisir inouï à travailler le kata pour le troisième dan. Au moins c'est purement technique, un vrai bonheur pour les vieux de plus de quarante ans.

Plongé dans une baignoire tiède, un verre de bière posé sur le rebord – ce que je perds d'un côté, je le récupère de l'autre, principe de physique bien connu, mon attention est captée par les états d'âme professionnels de l'Amie concernant sa journée du lendemain : entre la DEBILE (Direction de l'Eau, des Boues Industrielles et de la Lutte pour l'Environnement) qui lui demande de se plier en quatre, un chef pour lequel elle doit se plier en huit, et une somme de problèmes d'environnement pour lesquels elle va spontanément se plier en seize, elle risque de se déguiser en origami d'ici peu. Reste à choisir le motif : petit avion ou cocotte en papier ? Mon rôle, en ces moments, se résume à une écoute attentive ponctuée de hochements de tête, derrière lesquels j'essaie vainement de comprendre les enjeux des transactions ; puis, lorsqu'une illumination me vient, je la lui restitue avec l'aplomb de celui qui véhicule le bon sens tout en n'ayant aucune idée de ce qui se joue vraiment. J'en reste donc à analyser les relations humaines derrière l'événement, ce qui, au retour d'un entraînement de judo « hypocalorifère », relève de l'exploit.

Sorti du bain, j'opère un repli vers le salon où le Mac me fait les yeux doux. Un coup d'œil dans ma boîte aux lettres me donne le tournis. Quatre cent quatorze messages me narguent à nouveau. Si je supprime tous ceux qui me proposent un pénis plus grand, cela ramène le nombre à trois cent soixante-deux. Si j'avais répondu à tous ces messages depuis quelques années, mon pénis mesurerait douze mètres de long, et j'aurais besoin de six litres de sang supplémentaires en guise de carburant. J'en frémis à cette simple pensée, et je jette sans regret.

J'épluche à la va-vite le reste des mails. Un petit mot de Mathilde me demandant si sa peau de bébé est prête. Je lui réponds que j'ai commencé à m'y pencher, qu'elle a déjà – au moins sur mon écran – rajeuni de dix ans, ce qui me pose un cas de conscience, car cela signifie qu'elle a posé nue tout en étant prépubère. Il va me falloir l'autorisation de ses parents pour la publication.

Barbara n'a pas répondu à mon message d'avant-hier. Soit elle dévale en ce moment les pentes enneigées (au flambeau, vu l'heure tardive) ou avale une fondue aux cèpes dans un chalet alpin, soit a été kidnappée par des séparatistes bretons qui vont à coup sûr demander, dans le prochain journal télévisé, le retrait des troupes françaises des territoires occupés (la Bande de Quiberon, la Cis-Normandie, entre autres). Bon, ce n'est pas grave, mais une petite pointe de déception me traverse furtivement. J'éteins et je fonce au lit retrouver l'Amie qui crie mon nom depuis dix minutes.

La grasse matinée fut plutôt maigre. Il est neuf heures et quelques minutes lorsque le téléphone m'extrait d'un rêve dans lequel je tente de semer mes assaillants en courant à cloche-pied. Dans mes rêves, je cours toujours à cloche-pied, il y a toujours une jambe sur les deux qui refuse d'obéir à mon système nerveux central. Si mon destin est de finir hémiplégique, au moins je ne serai pas surpris par les sensation éprouvées.

Je rêve d'avoir un téléphone qui basculerait sur la messagerie au moindre de mes ronflements. Dans mon malheur, j'ai de la chance, le combiné a été posé hier soir sur la table de nuit. Il me suffit

d'allonger le bras pour prendre la communication. Un dénommé Guillaume me supplie de lui commander un devis pour une pose de fenêtre. Je lui réponds que la concurrence lui a coupé l'herbe sous le pied, mais qu'il peut venir prendre des mesures dans ma résidence secondaire, un petit pavillon ceint d'un jardin coquet, dans les Yvelines. Le lieu est facile à trouver, cela se situe en plein cœur de Versailles. Il raccroche sans avoir déterminé si c'est du lard ou du cochon.

Puisque ma matinée est fichue, je n'ai plus qu'à me lever. Un thé bien serré me remet les pendules à l'heure. Ma boîte-aux-mails ne m'annonce aucune nouveauté qui vaille la peine d'être lue ; aussi, après avoir préparé mon sac photo, me retrouvée-je à tourner en rond dans la maison, passant d'une pièce à l'autre sans but avoué. Quelques coups d'œil sur le parquet du bureau ont tôt-fait de me décourager. À ce rythme, il sera fini lorsque je prendrai ma retraite. Rien ne sert toutefois de m'accabler, car je dois partir dans une heure si je veux être à Paris à temps pour accueillir Sidonie. Je n'ai pas encore réfléchi à la thématique de la séance. Bah, j'aurai bien le temps d'y songer sur la route. Quatre-vingt-dix minutes sont bien suffisantes pour bâtir dans ma tête une belle lumière, quelques poses gracieuses, le reste se fera comme d'habitude à l'instinct, en pariant sur l'émergence de la petite étincelle qui illumine souvent une séance par surprise.

Je repense subitement à l'Amie qui est partie tôt ce matin affronter une journée de travail difficile. Elle ne m'a pas réveillé en partant, pas plus que les Mectons qui sont autonomes depuis pas mal de temps. Quelquefois, je me traite intérieurement de père indigne pour ne pas être en mesure de me lever certains matins et de les accompagner dans leur petit déjeuner. Mon travail de nuit m'ôte souvent tout courage à certaines heures de la journée, et je me déculpabilise en pensant que je me rattrape le soir en étant un des pères les plus disponibles de la planète. On ne peut pas être un super-héros vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

Mon esprit se met à dériver au fil des secondes qui s'écoulent, et mon regard se porte naturellement vers le Mac. Sans préméditation, je lance le navigateur Web et ouvre les pages blanches de France Télécom. Une rapide recherche sur Saint-Malo me donne le numéro de téléphone de Barbara. Bon, maintenant que j'ai son numéro, j'ai l'air malin. Soit elle a reçu mon message lundi, auquel cas elle m'a oublié ou n'a aucune envie de me répondre, soit elle ne l'a pas reçu, et je me vois mal débouler dans sa vie sans prévenir après trente ans de silence. Je repars donc pour trois tours de couloir.

Brusquement, ma décision est prise. Ce qui a fait pencher la balance, est la perspective de comparer sa voix actuelle à celle de mon souvenir, de trente ans plus jeune. Je compose. Une sonnerie, une autre, une autre, et encore une autre. J'en serai quitte pour la comparaison, une voix électronique m'apprend que je suis bien au numéro que j'ai pianoté, mais que le propriétaire s'est absenté sans crier gare. Flûte, j'ai trois secondes pour imaginer un message vocal original. Autant dire mission impossible. J'attends donc le bip final, puis lance une petite phrase passe-partout :

— Bonjour Barbara, je t'ai laissé un message sur le Net en début de semaine, qui t'a peut-être ramenée trente ans en arrière. Je souhaitais simplement savoir ce que tu étais devenue. Si tu as envie de ressasser de vieux souvenirs, rappelle Luc au 06...

Une fois le biniou raccroché, je me mets mentalement trois cent mille coups de pied aux fesses. Je suis le champion du monde des messages creux, et désormais, je suis sûr qu'elle ne rappellera jamais. Cela va me permettre de me consacrer pleinement à ma séance photo. Tant mieux !

Je rencontre Sidonie pour la première fois. Elle est modèle pro, mais ne peut inscrire que deux séances photo sur son CV. L'agence m'a mis en contact avec elle pour étoffer son book, en échange de quoi j'ai quartier libre pour laisser libre cours à ma créativité. Sidonie est petite, brune, un visage régulier et harmonieux, la bouche coquine, un corps répondant aux canons de la beauté tels que les définissent les faiseurs de mode. J'ai prévu de placer deux lumières latérales de part et d'autre du modèle, pour obtenir un chassé-croisé d'ombres mettant en valeur son corps nu tout en sacrifiant relativement le visage. Un parti pris audacieux, pensé-je, qui me changera des traditionnels éclairages de mode ou de portrait classique. La personnalité de Sidonie s'y prête bien.

Les premiers résultats me satisfont, aussi je décide de garder cet éclairage, et je demande à Sidonie quelques poses cambrées qui font ressortir son bassin et sa poitrine. Le visage tourné vers la droite capte un faisceau de lumière, je tiens là quelque chose qui va vite devenir intéressant.

Une heure s'est déjà écoulée, je tiens une première série d'images que j'ai hâte de retoucher sous Photoshop. Tiens, à propos, il faudra que je m'occupe de la peau de bébé de Mathilde. Je lui ai fait croire hier que j'avais commencé le travail, et je sens que l'agence va me taper sur les doigts si je tire trop sur la corde. Justement, mon téléphone portable crépite tout à coup. Une musique de Couperin, grand spécialiste du clavecin au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle. Je cherche la musique originale sur Internet depuis des mois. Il m'a fallu me rendre à l'évidence : Couperin est moins à la mode que Madonna ou les Black Eyed Peas. Les petits pois aux yeux noirs ! Oui, nous avons bien eu les Scarabées en d'autres temps.

Visiblement, ce n'est pas l'agence qui m'appelle. Une voix grave de femme que je ne crois pas reconnaître m'annonce que j'ai essayé de la joindre ce matin. Elle me rappelle pour savoir de quoi il retourne. Je m'apprête à lui répondre qu'elle a composé un mauvais numéro et que je suis en plein travail, lorsqu'une sirène retentit dans un coin de ma calebasse.

— Euh, c'est Barbara ?

## **Commentaires Membres du Comité de Lecture Citoyen**

**laeticiaG, 34 ans, juriste**

**« Indispensable pour s'évader de notre quotidien, les événements les plus banals sont revus avec dérision et humour. Après cette lecture nous sommes « boostés » pour endurer nos journées de labeur avant de retrouver notre chère famille !! »**

**Coup de cœur , note 10/10**

**julieL, 27 ans, chargée de communication**

**« Un roman léger qui peut se lire d'un seul trait avec 2 bons petits suspens en prime... »**

**Note : 8/10**

**zeljkaL, 29 ans , agent administratif**

**« Le narrateur raconte une tranche de vie (enfin 3), c'est documenté et agréable à lire. L'humour y est présent au travers des jeux de mots. » Note : 7 :10**